

Les prétextes ne manquent pas, car Grignon n'est pas un homme de prudence. On connaît les intrigues contre l'aumônier, voici les assauts qui commencent contre le tribun évangélique.

Un jour de chaleur, il longe le Clain aux eaux dormantes, en récitant son rosaire. Soudain, il entend des cris, des protestations et des rires. Des lavandières effarouchées, abandonnant planches et battoirs et le linge qui flotte au gré de la rivière, s'enfuient sous les arbres, poursuivies par des baigneurs nus qui se livrent à des galanteries indécentes. Du haut du pont, des promeneurs suivent la comédie avec une curiosité amusée. Le Bienheureux, qui ne prend garde aux offenses personnelles, que pour rendre grâce à l'offenseur, ne tolère aucun attentat public contre les commandements de Dieu. Il reprend en pleine rue des officiers blasphémateurs, il met un terme au bagout des charlatans et des vendeurs de choses immondes. Lui qui s'agenouille devant un lépreux ne consent pas à s'humilier devant un goujat. En dépit d'une douceur angélique qui se reflète dans son regard, il possède une nature violente. La passion de la colère, il l'avoue, est celle qu'il eût le plus de mal à maîtriser. « Si Dieu, disait-il, m'avait destiné pour le monde, j'aurais été le plus terrible homme de mon siècle. » Ame éminemment compatissante, il se montrera, par sursauts, furieux contre les méchants. A la vue du honteux spectacle, il saisit sa discipline, la brandit comme le fouet du Seigneur et s'élançe sur la troupe abjecte, qui se disperse, épouvantée. L'indignation sainte a fait place nette.

Mais le plus lâche de la bande est allé se plaindre à sa famille. On en appelle à Monseigneur. Un peu craintivement et à la hâte, celui-ci prend une grave sanction contre le saint perturbateur. Il lui retire le droit de célébrer la messe dans son diocèse. Premier interdit (1), sur lequel il revient momentanément. Mais les pressions se font plus fortes, les récriminations se multiplient contre le prêtre coupable de s'éloigner des voies ordinaires. Vers Pâques 1703, il est obligé de quitter Poitiers, ses fidèles qui le pleurent, sa naissante congrégation.

(1) Précisons une fois pour toutes que les mesures disciplinaires qui ont frappé le Bienheureux n'engagent que la responsabilité des évêques et n'ont jamais présenté le caractère d'interdits canoniques.

V

LA FLAMME AU VENT

CHRONOLOGIE : Paris : la Salpêtrière, l'escalier de la rue du Pot-de-Fer. La réforme du Mont-Valérien (Pâques 1703-mars 1704). Retour à Poitiers : l'Hôpital Général (mars à fin 1704). Missions dans les environs et dans les quartiers de Montbernage et Saint-Saturnin : (fin 1704-jévrier 1706). Voyage à Rome : (février-juin 1706). Retour à Poitiers par Ligugé (juin-août 1706). Pèlerinage à N.-D. des Ardilliers et à l'abbaye du Mont-Saint-Michel (septembre 1706). Rennes (fin sept. 1706). Montfort (nov. 1706). Dinan et sa campagne (fin 1706).

Ceux qui se représentent les saints comme des « messieurs tranquilles » (1) seront bien surpris par la vie tumultueuse de Grignon de Montfort. Le monde moderne a commencé, le plus opposé au monde chrétien. Il arbore déjà ses signes distinctifs, et parmi eux le plus sinistre : sa haine des saints. Avec l'aide de ses savants, de ses ingénieurs, de ses économistes, de ses philosophes, il a résolu de les étouffer. Il ne tolère que des dévots accommodants. Grignon de Montfort, homme de l'Éternel, n'est déjà plus un homme de son temps. Le moyen âge l'eût admis et lui eût trouvé sa place. Il n'a plus, pour le comprendre, que les chétifs et les dédaignés. Il navigue au rebours du courant. Il a contre lui son siècle, avec lequel il ne pactise pas, le clergé de France, déchiré par le schisme ou engourdi par les formules, le paganisme renaissant dans les campagnes, la décrépitude des mœurs, l'infiltration de la philosophie athée.

Toute sa vie, il cherche un foyer pour rayonner, un lieu où reposer sa tête. Nul abri ne le protège. Presque toujours par monts et par vaux, égrenant son rosaire, composant ses cantiques, il prend figure de moine ambulant, de barde sacré.

(1) Ch. Péguy.

Ses premiers établissements de Poitiers à peine ébauchés sont culbutés à terre. Il est jeté de l'hôpital dans la rue, de la rue hors du diocèse. De 1703 à 1706, il semble ne pas pouvoir se fixer ; les appuis craquent sous son poids, le roc s'éboule sous sa montée. On pourrait le prendre pour la feuille détachée du rameau et roulée par la tempête. Il ressemble plutôt à la flamme poussée par le vent. Parfois, elle se couche et paraît s'éteindre, mais après chaque bourrasque, elle se redresse et s'avive. Il traîne parlout son incendie.

De Poitiers à Paris, de Paris à Poitiers, de Poitiers à Rome, de Rome à Poitiers, de là à Saumur, au Mont-Saint-Michel, à Rennes, à Dinan, où nous allons le laisser avec ce chapitre, en deux ans, il parcourt à pied près de mille lieues, deux fois le tour de la France, en ne comptant que ses grands parcours. Il éprouve un égal besoin de la route et de l'ermitage. C'est là qu'il reprend haleine. Quand il ne peut plus tenir tête au mal, il se déplace et va le provoquer ailleurs, ou bien il s'enferme et médite pour puiser des forces dans l'inspiration d'En-Haut.

Que va-t-il faire à Paris dans la saison de Pâques 1703 ? Il n'est pas toujours nécessaire de s'informer chez lui de motifs parfaitement clairs et raisonnables. Les saints ont leur logique qui n'est pas celle des calculateurs. « Mon maître m'y a conduit, dira-t-il, comme malgré moi ; il a en cela ses desseins que j'adore sans les connaître. » Au fond de sa brusque détermination on peut imaginer avec vraisemblance l'espoir obscur de trouver dans la capitale des éléments pour cette compagnie d'apôtres, qu'il a hâte de voir s'animer et dont l'organisme, pour le moment, ne comporte qu'un chef, mais pas de membres. Son dernier voyage (1) l'a définitivement éclairé sur le concours à attendre de M. Leschassier (2). Il compte sur Poullart des Places, mais son condisciple du collège de Rennes, qui soulève lui-même une charge écrasante, ne pourra lui donner maintenant qu'un maigre secours. Près de la Sorbonne, dans la rue des Cordiers, qui aboutit au collège des Jésuites (3), il vient de louer une petite maison (4) où il réunit quelques écoliers qu'il destine aux emplois de l'Eglise, « qui sont laborieux, pauvres et abandonnés ». Il ne

(1) Août 1702.

(2) Sa sœur Louise, après maintes démarches, a été admise au Couvent des Bénédictines du Saint-Sacrement, à Rambervilliers ; elle y a pris le voile en janvier 1703, sous le nom de sœur Saint-Bernard.

(3) Il deviendra le collège Louis-le-Grand.

(4) A la Pentecôte 1703.

peut quitter cette communauté du Saint-Esprit qu'il gouvernera jusqu'à sa mort (1). Il promet seulement à son ami de lui préparer des ouvriers évangéliques qui ne lui viendront que beaucoup plus tard.

Cependant, comme il ne veut pas rester inactif, Grignion de Montfort va offrir ses services à la Salpêtrière. L'ancienne annexe de l'Arsenal, où l'on traitait autrefois le salpêtre, est isolée dans des terrains vagues de la banlieue, par delà le confluent de la Bièvre et le jardin du Roi (2). De ses fenêtres, derrière une ligne de peupliers et de moulins à vent, on voit les péniches remonter la Seine et déposer sur ses rives des monceaux de sable, de pierres et de bois. L'édit de 1656, sous le nom d'Hôpital Général en a fait le refuge et le dépôt de tous les vagabonds de la capitale. Pour purger Paris de la mendicité qui l'infestait, harcelant les passants dans la rue, obsédant les fidèles pendant toutes les minutes de la messe, on a dû organiser des rafles et rabattre sur ce centre de misère plus de soixante mille loqueteux en moins de cinq ans. La Reynie et ses gendarmes ont pris d'assaut la Cour des Miracles du passage du Caire, où grouillaient dans des taudis puants, sous le gouvernement d'un roi de Thunes, cinq cents familles de malandrins, francs-mitoux et coupeurs de bourses, simulateurs d'infirmités répugnantes qui, pour trente livres, achetaient à des nourrices les enfants trouvés recueillis au tour de Saint-Jean-le-Rond et qu'ils estropiaient ensuite féroce-ment afin que leur aspect lamentable éveillât la pitié des gens de bien.

En 1703, l'établissement compte environ cinq mille hospitalisés : mauvais drilles renonçant à leur métier par crainte des galères, femmes débauchées ou criminelles, petites filles abandonnées, vrais malades enfin et authentiques indigents. Grignion de Montfort n'est pas dépaysé dans ce milieu sordide. Il a appris à Poitiers les moyens de corriger les incorrigibles ou du moins de leur offrir quelque bienfait. Il apporte avec lui tout un plan de réforme et toute une provision d'amour. L'un et l'autre sont mal appréciés. Moins de six mois après son arrivée, il trouve sous son couvert la signification de son congé. Il part, refusant l'indemnité qu'on lui présente, n'acceptant que quelques habits ainsi qu'un chapeau neuf qu'il trouve « trop lustré » et qu'il échange contre celui du premier pauvre qu'il rencontre.

Chassé par les fonctionnaires, il se retrouve une fois de plus et sans amertume chez lui, sur le pavé. Il retrouve

(1) 12 octobre 1709.

(2) Jardin des Plantes aujourd'hui.

aussi son audience de petites gens, près desquels il ne détonne ni par sa mise ni par son langage, le menu peuple parisien, au visage ouvert, au cœur simple, ceux qui vendent dans leurs paniers les herbes, le poisson ou les citrons à jus, qui portent des fraises sur un plateau d'osier, et ceux qui crient les marrons rôtis et boullus, le rémouleur coiffé d'un tricorne, le crocheteur, le porteur d'eau, le marchand d'almanachs et le montreur de lanterne magique, et le petit Savoyard à marmotte qui ramonne les cheminées. Il grimpe, pour leur parler, sur une borne ou sur un montoir, près de la croix d'un carrefour ou sous une des niches où l'on voit sourire une Sainte Vierge avec son Jésus dans les bras. Et toujours, en le suivant, cette traînée d'âmes qui s'embrasent.

Le soir, à l'heure où les lanterniers, avertis par le signal de la cloche, allument les chandelles publiques, dont la faible lumière vacille sous leur cornet de papier, il gagne son domicile de pauvre. C'est une soupente obscure, dont les chiens n'ont pas voulu, qu'il a meublée d'un peu de paille et d'une écuelle, sous un escalier de la rue du Pot-de-Fer. Le noviciat des Jésuites, qui s'adosse à la rue Cassette, a son entrée sur ce passage, et immédiatement en face s'ouvre le couvent du Saint-Sacrement (1). Grignon de Montfort aime ces nonnes bénédictines à cause de l'austérité de leur règle. Chaque heure, elles honorent le Saint-Sacrement devant l'autel, un flambeau à la main et la corde au cou, « s'offrant à Dieu comme victimes expiatoires, pour la satisfaction des horribles profanations commises contre ce divin mystère ».

C'est à leur guichet qu'il reçoit chaque jour la portion des pauvres. Encore ne la garde-t-il pas pour lui tout entière. Son corps, déjà spiritualisé, comme celui de Madeleine à la Sainte-Baume, pourrait à la rigueur se nourrir de musique céleste. Dénoncé comme un fanatique et un insensé, accusé par ses confrères de troubler l'ordre public, suspect même au fidèle M. Blain qui « n'ose pas refuser créance à ce qu'il voit crû de tout le monde » (2), il trouve dans sa solitude pieuse une consolation à ses maux, il goûte dans l'adversité une joie sans mélange. Il écrit :

« Ce qui me fait dire que j'obtiendrai la divine sagesse, ce sont les persécutions que j'ai eues et que j'ai tous les jours... Je n'ai plus d'amis ici que Dieu seul. Ceux que j'avais faits autrefois à Paris m'ont abandonné... Plus que jamais je suis

(1) Les Filles du Saint-Sacrement ont été fondées en 1652 par Mère Mechtilde, morte en 1698 et que Grignon de Montfort a peut-être rencontrée au temps de son noviciat à Saint-Sulpice.

(2) *Mémoires* de M. Blain.

appauvri, crucifié, humilié. Les hommes et les diables me font, dans cette grande ville, une guerre bien aimable et bien douce. Qu'on me calomnie, qu'on me raille, qu'on déchire ma réputation, qu'on me mette en prison, que ces dons me sont précieux ! Que ces mets me sont délicats !... Ah ! quand serai-je crucifié et perdu au monde (1) ? »

Où trouver prise sur cette lisse patience ? Toutes les flèches s'émousent sur un tel bouclier. Les bourreaux, frustrés, laisseront à la fin tomber leurs armes quand ils verront les blessures se transformer en baisers.

Sur le mont Valérien, à trois lieues de la capitale, s'élevaient depuis cent ans quelques cabanes de reclus. Ils portaient un long capuce descendant jusqu'à leurs talons, une robe blanche serrée par une ceinture de paille. Ils ne mangeaient que des légumes, tissaient des bas au métier et avaient fait vœu de perpétuel silence. Trente ans plus tard, un prêtre de Meaux faisait planter au sommet de la colline un calvaire accompagné d'une église et précédé de douze chapelles figurant les douze stations du Chemin de la Croix. Les treize desservants formèrent sous sa direction une congrégation nouvelle. Bientôt les pèlerins affluèrent. La proximité de la ville, l'agrément du lieu, les entraînements de la mode, firent dégénérer les processions en promenades champêtres et en divertissements mondains. Les solitaires voisins cessèrent, hélas ! de se trouver en solitude. Insensiblement, ils relâchèrent leurs mœurs, desserrèrent le joug de leurs austérités, consentirent à quelque rétribution en échange de leurs produits. Quand ils s'aperçurent du mal, ils n'avaient plus la force d'y remédier. Ils allèrent tirer le Bienheureux de sa cachette. Celui-ci se rend à leurs instances et arrive chez eux au plus fort de l'hiver (2).

Il n'use ni de sévérités ni de réprimandes. Il se contente de donner l'exemple, en rétablissant d'abord pour lui seul les règles violées. Il y ajoute encore, jusqu'à ce que les ermites apitoyés et repentants aient pris la résolution de l'imiter. La réforme accomplie, il revient à son terrier, se coule discrètement dans son ombre.

Mais voici un autre appel, plus poignant, qui va l'arracher tout à fait à son trou d'extase et de songerie. Par delà cent lieues de landes, de blés et de forêts, elle lui vient de ceux qui lui sont le plus chers, de ses enfants, dont il se soucie sans cesse et qui ne l'ont pas oublié, malgré les malentendus et les dissensions attisés par la malice et la jalousie. Cette sup-

(1) *Lettre à Marie-Louise de Jésus*, 24 octobre 1703.

(2) *Hiver* 1703-1704.

plique, qui ne sait au juste où l'atteindre, est parvenue à M. Leschassier qui la lui fait remettre sans commentaires. Elle est datée de Poitiers, 9 mars 1704, et elle débute ainsi :

« Monsieur. Par la mort et la passion du bon Jésus, nous, quatre cents pauvres, vous supplions très humblement, par le plus grand amour et la gloire de Dieu, nous faire venir notre vénérable pasteur, celui qui aime tant les pauvres, M. Grignon. »

Les tristes recrues de l'hôpital ont eu les yeux ouverts par l'anarchie qui règne dans leur maison depuis le départ de leur bienfaiteur. Ils « voient tous les jours que l'édifice qu'il avait commencé, pour n'être pas assez affermi, se va détruisant petit à petit. » Ils accusent « le démon qui n'en veut qu'à leurs âmes et a remué toutes sortes de machines et de tentations pour faire échouer l'œuvre de Dieu et faire partir celui qui faisait tant de conquêtes au bon Jésus ». Affligés et repentants, ils adjurent qu'on leur renvoie « leur Ange ».

« Les pauvres sont toujours méprisés et on n'écoute point leurs humbles demandes... Pardon, monsieur, de la hardiesse que nous prenons : c'est notre indigence de toutes manières qui nous fait vous importuner, et la grande peine que nous avons. Mon Dieu, consolez-nous et pardonnez-nous nos grands péchés qui nous ont attiré pareille disgrâce. Si nous pouvons une fois le revoir, nous serons plus obéissants et fidèles à nous donner à notre bon Dieu, et le priérons, monsieur, de vous conserver et augmenter les bénédictions et la persévérance finale... »

Après un an d'absence, Grignon refait en sens inverse la longue route, à la saison des feuilles naissantes. A Poitiers, le climat moral est favorable. L'évêque se montre bien disposé. Une nouvelle supérieure a été nommée. L'ex-aumônier est accueilli avec des transports de joie par ses pauvres et par Marie-Louise de Jésus. Les administrateurs eux-mêmes, détendus et déférents, lui confient la direction de l'hôpital. Le mal à peine conjuré, la discorde aux cent têtes renaît de ses cendres. L'an nouveau n'a pas le temps d'éclorre, que le guérisseur, sa cure achevée, est à nouveau honni et banni. Il quitte cette fois ce lieu de scandale pour n'y plus jamais revenir.

**

Désormais, Grignon de Montfort, par la force des choses, va se vouer presque exclusivement à l'œuvre de ses missions. Il profite de la bonne humeur de Mgr de la Poype, qui lui a rendu le droit de célébrer et de prêcher et qui lui a fourni

quelques auxiliaires. Cette faveur ne se prolongera pas longtemps : une année (1705) dont il tirera magnifiquement parti. Il s'enfonce assez avant dans la plaine poitevine et jusqu'aux confins du Berry. On le voit notamment à Saint-Savin, petite ville étagée sur la Gartempe et qui dresse au-dessus des blés la fine aiguille de son église romane aux belles fresques.

A Poitiers, il va tout droit aux populations les plus déshéritées, à ces brebis perdues dont le retour cause tant de joie dans le ciel. Au delà du vieux pont Joubert, le faubourg de Montbernage se resserre entre un coteau abrupt qu'escaladent quelques masures et le Clain, tapissé d'algues flottantes et de nénuphars. Un peuple très misérable de petits marchands, d'artisans et de terrassiers y loge dans des maisons sombres, d'une seule pièce, qui s'ouvrent au-dessous du sol comme des tanières et ne voient le jour que par d'étroites embrasures. Quartier sinistre qui sent le coupe-gorge et le mauvais lieu.

Il y reçoit, comme de juste, l'accueil le plus outrageant, mais il n'a garde de s'en rebuter. Pour les foules livrées aux passions grossières, le grand mal c'est la fuite de l'espérance. Enserées dans leurs plaisirs amers, elles se sentent impuissantes à briser cette gangue de plomb parce qu'elles ne comptent ni sur l'assistance des hommes ni sur la grâce de Dieu. Que ces déçus reprennent confiance en eux-mêmes, ils reprennent aussi confiance dans leur salut et souvent alors ils sont prêts à tous les héroïsmes pour le conquérir. Le bon Père, au milieu de la cohue écumante et grondante, connaît le maître mot capable de la dompter. Sa charité lui a fait voir cette chose étonnante que leurs injures, quoi qu'ils en pensent, ne s'adressent pas à lui, mais à eux-mêmes. C'est le cri du désespoir et de la honte, le sentiment d'une bassesse qu'ils méprisent, mais dont ils ne croient pas pouvoir se dépouiller, et qu'ils essayent d'alléger en la faisant partager aux autres. Ils s'attendent à la riposte, à la haine, à la lutte qui donnera une excuse à leur colère. Ils ne rencontrent que compassion et douceur, ils ne reçoivent que caresse de la main blessée. C'est le coup d'arrêt qui refoule l'agresseur sur lui-même, le choc qui le dégrise de son poison; la conscience apaise ses remous, dépose son limon et redevient le beau lac tranquille où l'ange peut se regarder.

Sans s'arrêter à faire de loin le siège du mal, le Bienheureux entre au cœur de la citadelle. Ses audaces inouïes, bien propres à dérouter ses contemporains, scandalisent encore quelques délicats. Certains de ses biographes les passent pudiquement sous silence. Voici ce que raconte un de ces compagnons : « Souvent, il m'a conduit dans des lieux de débauche

sans m'en avertir, craignant, avec raison, que je n'y eusse voulu aller si je l'avais su. Quand nous entrions dans ces endroits maudits, il se mettait d'abord à genoux dans le milieu de la chambre, ayant un petit crucifix à la main. Je m'y mettais à son exemple. Nous disions un Ave Maria. Nous nous relevions après avoir baisé la terre. Il parlait ensuite avec force et onction. Ces messieurs et leurs créatures ne savaient que dire ni faire, tant ils étaient consternés. La plupart sortaient en silence, et les créatures restaient. Il y en avait qui pleuraient amèrement, d'autres ressemblaient à des statues immobiles. Mais M. de Montfort les faisait mettre à genoux et s'y mettait lui-même. Après les avoir bien prêchées, il leur faisait promettre de quitter pour toujours leur infâme commerce et de faire des confessions générales. Plusieurs de ces créatures, et même de ces messieurs qui les avaient vues criminelles, nous sont venus trouver pour se confesser... »

Ce genre d'apostolat n'allait pas sans de graves dangers. Un jour que le saint homme était entré dans un bouge où se trouvaient neuf ou dix personnes de mauvaise vie, un de ces « messieurs » dont il a été question tout à l'heure, furieux d'être dérangé, se jeta sur lui « comme un loup ravissant », le prit aux cheveux en jurant exécrationnement que s'il ne sortait tout à l'heure, il lui passerait son épée au travers du corps. M. de Montfort, nullement intimidé, répondit : « Je consens, monsieur, que vous m'ôtiez la vie et je vous pardonnerai volontiers ma mort, pourvu que vous me promettiez de vous convertir, car j'aime mille fois mieux le salut de votre âme que dix mille vies comme la mienne. » Ces paroles firent l'effet d'un coup de foudre. Le misérable, épouvanté et tremblant de la tête aux pieds, eut grand-peine à rengainer son épée et à trouver la porte en titubant. Seule dans la chambre, achève le narrateur, la pauvre malheureuse restait agenouillée comme nous, plus qu'à demi morte aussi bien que moi. M. de Montfort l'emmena avec nous, la remit aux mains d'une fille très pieuse qui la fit bien instruire. Présentement, elle offre le parfait modèle de la pénitence.

Une méthode aussi scabreuse n'est peut-être pas à conseiller à tout le monde. Il faut, pour l'entreprendre, se sentir singulièrement protégé. Sa réussite prouve cependant qu'elle était la seule, sans doute, qui convienne aux cas désespérés.

On se presse de toutes parts autour de la robe du saint, on écoute avidement sa parole, on emporte sa bénédiction comme un talisman. Grignon songe à donner à cette foule un sanctuaire pour exercer et pour consolider sa ferveur. Il avise une grange délabrée et malpropre, profanée par les

ébats licencieux de la jeunesse. On la nomme la grange de la Bergerie. Le Bienheureux pense à l'étable de la Nativité. Que le Christ y renaisse comme dans le cœur d'un pauvre homme, et le lieu de souillure sera purifié.

Il apprête et nettoie la triste demeure, transforme le repaire en chapelle, la décore d'un crucifix et d'une statue de Notre-Dame entourée d'une guirlande de cœurs. Il plante au sein même de l'abjection la croix du Christ, cet arbre qui, dans le fumier et l'ordure, se couvre de fleurs.

Chaque soir, la tâche accomplie, ouvriers et ouvrières du faubourg trouvent avec joie dans leur nouveau temple les chaudes effluves de l'amour fraternel, l'atmosphère de la paix, l'espérance du pardon céleste. Les enfants, les premiers, entonnent les cantiques, les hommes chantent à leur tour ; ils pleurent aux sermons ; ils récitent les *Ave*. Le jour du départ du saint on les voit suivre la procession, tête nue, renouveler les vœux du baptême, baiser l'image de Marie et s'engager solennellement à son service. Le bon pasteur leur laisse en souvenir sa belle statue couronnée de douze étoiles comme dans la complainte du Paradis, l'oratoire du Pont-Joubert sur la pile centrale qui fait saillie en amont. Il leur laisse surtout la persévérance. Pendant quarante ans, le même ouvrier qui a répondu à son appel récitera à sa place, dans la grange de la Bergerie, la prière des dimanches et fêtes, et chantera à midi la petite couronne de la Vierge (1).

Une autre mission, au couvent du Calvaire (2), commencée sous les meilleurs auspices, déchaîne à la fin une furieuse algarade. On connaît l'aversion du P. de Montfort pour les auteurs de mauvais livres qui empoisonnent la jeunesse enchantée par leurs mirages. Ces adroits sorciers, insaisissables dans leur corps, sont saisissables dans leurs œuvres. Le seul moyen d'aliéner leur malfaisance, c'est de traquer leurs productions génératrices de péché, de couper sans cesse au ras du sol leur ivraie renaissante et de faire de cette paille un feu de joie. Ainsi pense Montfort à l'instar de Savonarole. Il a gagné par ses exhortations la foule de ses auditeurs enthousiastes qui ont vidé leurs coffres et leurs greniers des ouvrages clandestins et des gravures impudiques. Des charrettes roulent à la place Saint-Nicolas ce fatras de choses immondes. Des gamins excités par les bravos de l'assistance ont couronné l'édifice par un mannequin grotesque, représen-

(1) La grange est devenue, par la suite, la chapelle d'un établissement des Filles de la Sagesse, qui enseignent les enfants et soignent les malades.

(2) Sur l'emplacement du parc Blossac.

tant le démon, sous l'aspect d'une prostituée, avec des bouclins pour pendants d'oreille. Il y a toujours une part de jeu dans le sentiment populaire. Grignion l'a compris. Il s'apprête à planter une croix sur le lieu de l'autodafé, en souvenir de cette victoire. Notre-Dame a reçu en souriant l'hommage puéril du pauvre jongleur. Mais les lourds théologiens de Poitiers n'ont pas admis le sourire de l'enfance. Le janséniste Villeroi, averti par les délateurs, accourt en carrosse, les sourcils froncés. Il fait irruption dans l'église, au moment où Grignion est en chaire. Le prédicateur qui s'est mis humblement à genoux reçoit en public une averse de propos blessants. Défense lui est faite d'accomplir la cérémonie expiatoire. Il se contente, après le départ du grand vicaire, de dire à ses bonnes gens morfondus : « Mes frères, nous nous disposons à planter une croix à la porte de cette église ; plantons-la dans nos cœurs, elle y sera mieux placée que partout ailleurs. »

Le Bienheureux, par bonheur, n'était pas au bout de ses pieuses excentricités. Dans un autre faubourg de Poitiers, qui fait presque face à Montbernage, sur l'autre côté de la rivière, il existait un lieu public très fréquenté par les promeneurs et qu'on appelait, à cause de ses statues, le Jardin des Quatre-Figures. On s'y livrait impudiquement à toutes les formes de la débauche. Seul dans la nuit, le religieux va prier dans le jardin diabolique. Il se mortifie cruellement. Il demande en grâce au Seigneur qu'il mette à sa charge tout le mal des pécheurs impénitents. A la fin de sa mission à Saint-Saturnin, il entraîne la procession dans l'endroit infâme. Du haut d'une éminence, il prêche avec tant d'élan que toute la foule sanglote et crie miséricorde. Il déclare que ce cloaque régénéré deviendra un lieu de prières et que des religieuses s'y voueront au service de Dieu (1).

Quelques jours après, il commence à réaliser sa prophétie, en amenant là, dans une petite grotte, un infirme ramassé dans la rue et qu'il a chargé sur ses épaules. Il le confie à de bonnes âmes, et amorce ainsi par son geste le futur hospice des Incurables.

Au cours d'une retraite sollicitée par les religieuses de Sainte-Catherine (2), Grignion de Montfort reçoit un billet de Mgr de la Poype. Il porte interdiction pour lui de prêcher dans le diocèse et ordre de quitter au plus tôt la contrée. C'est la soudaine explosion de la mine savamment préparée,

(1) Les Filles de la Sagesse y occupent aujourd'hui l'Hospice des Incurables.

(2) Leur couvent est devenu la caserne du même nom.

amenée sous ses pas par une longue galerie souterraine. Il reprend la route et la besace, après avoir écrit aux pauvres, ses seuls amis. Nous avons lu la lettre qu'il a reçue d'eux, voici deux ans, et qui l'a ramené à Poitiers. Voici la seconde partie de ce dialogue touchant entre le prêtre et ses fils, échangé par-dessus la tête des prélats, impuissants à les séparer.

« Chers habitants de Montbernage, de Saint-Saturnin, Saint-Simplicien, la Résurrection et autres, qui avez profité de la mission que Jésus-Christ, mon maître, vient de vous faire, salut en Jésus et Marie.

« Ne pouvant vous parler de vive voix parce que la sainte obéissance me le défend, je prends la liberté de vous écrire sur mon départ, comme un pauvre père à ses enfants, non pas pour vous apprendre des choses nouvelles, mais pour vous confirmer dans les vérités que je vous ai dites. L'amitié chrétienne et paternelle que je vous porte est si forte, que je vous garderai partout dans mon cœur, à la vie, à la mort et dans l'éternité.

« Souvenez-vous donc, mes chers enfants, ma joie, ma gloire et ma couronne, d'aimer ardemment Jésus-Christ, de l'aimer par Marie, de faire éclater partout et devant tous votre dévotion véritable à la très Sainte Vierge, notre bonne mère, afin d'être partout la bonne odeur de Jésus-Christ, afin de porter constamment votre croix à la suite de ce bon maître et de gagner la couronne et le royaume qui vous attendent ; ainsi ne manquez point à accomplir et pratiquer fidèlement vos promesses de baptême et à dire tous les jours votre chapelet en public ou en particulier, à fréquenter les sacrements, au moins tous les mois.

« Je prie mes chers amis de Montbernage, qui ont l'image de ma bonne mère et mon cœur, de continuer et augmenter la ferveur de leurs prières, de ne point souffrir impunément dans leurs faubourgs les blasphémateurs, jureurs, chanteurs de vilaines chansons et ivrognes.

« Il faut, mes chers amis, il faut que vous serviez d'exemple à tout Poitiers et aux environs. Qu'aucun ne travaille le jour des fêtes gardées ; qu'aucun n'étale et n'entr'ouvre même sa boutique, et cela contre la pratique ordinaire des boulangers, bouchers et revendeurs, et autres qui volent à Dieu son jour, et qui se précipitent malheureusement dans la damnation, quelques beaux prétextes qu'ils apportent, à moins que vous n'avez une véritable nécessité reconnue par votre digne curé.

« Ne travaillez point les saints jours en aucune matière, et Dieu, je vous le promets, vous bénira dans le spirituel, et

même le temporel, en sorte que vous ne manquerez pas du nécessaire. Je prie mes chères poissonnières de Saint-Simplicien, bouchères, revendeuses, et autres, de continuer le bon exemple qu'elles donnent à toute la ville par la pratique de ce qu'elles ont appris dans la mission.

« Je vous prie tous en général et en particulier de m'accompagner de vos prières dans le pèlerinage que je vais faire pour vous et pour plusieurs ; je dis pour vous, car j'entreprends ce voyage long et pénible, à la charge de la Providence, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, la persévérance pour vous ; je dis pour plusieurs, car je porte en mon cœur tous les pauvres pécheurs du Poitou et autres, qui se damnent malheureusement. Leurs âmes sont si chères à mon Dieu qu'Il a donné son sang pour elles, et je ne donnerais rien ! Il a risqué jusqu'à sa propre vie et je ne risquerais pas la mienne ! Ah ! il n'y a qu'un idolâtre ou un mauvais chrétien qui n'est point touché de la perte de ces trésors infinis, les âmes rachetées de Jésus-Christ ; priez donc pour cela, mes chers amis ; priez aussi pour moi, afin que ma malice et mon indignité ne mettent pas obstacle à ce que Dieu et sa sainte mère veulent faire par mon ministère.

« Il ne faut pas douter qu'étant unique (1) et pauvre, je périrai, à moins que la très sainte Vierge et les prières des bonnes âmes et en particulier les vôtres ne me soutiennent et ne m'obtiennent de Dieu le don de la parole, ou la divine sagesse, qui sera le remède à tous mes maux et l'arme puissante contre mes ennemis. Avec Marie, c'est aisé ; je mets ma confiance en elle, quoique le monde et l'enfer grondent. C'est par Marie que je cherche et que je trouverai Jésus, que j'écraserai la tête du serpent et que je vaincrai tous mes ennemis et moi-même pour la plus grande gloire de Dieu.

« Adieu, sans adieu ; car si Dieu me conserve la vie, je repasserai par ici, soit pour y demeurer quelque temps, soumis à l'obéissance de votre illustre prélat, si zélé pour le salut des âmes et si compatissant à mes infirmités, soit pour passer dans un autre pays, parce que Dieu étant mon père, j'ai autant de lieux ou demeures qu'il y en a où il est injustement offensé par les pécheurs. »

**

Pris plus cruellement que jamais entre sa docilité indéfectible et sa vocation, étranglé entre les ordres de ses supérieurs qui l'incitent au silence ou à une molle activité qu'il

(1) Isolé.

juge incompatible avec le danger pressant des âmes et les voix secrètes de ses méditations et de ses extases qui lui retracent inlassablement la mission qu'il doit accomplir, le Bienheureux a décidé de s'en remettre au gardien de la tradition, à l'arbitre suprême dont le jugement s'impose aux contradicteurs, au Souverain Pontife dont la prudence n'est pas mise en doute et dont la parole n'est pas récusée.

Il atteint Rome au prix d'un effort surhumain, couvrant en trois mois l'immense parcours, à pied, complètement démuné, à travers des pays sauvages dont il ne connaît ni les usages ni la langue et où il est pris tantôt pour un espion, tantôt pour un malfaiteur. Un court arrêt à la Sancta Casa de Lorette, un autre dans la douce atmosphère d'Assise où il retrouve les traces de saint François, et le voilà, le 6 juin 1706, aux pieds du Saint-Père. Clément XI, le pape de la Bulle *Unigenitus* (1) et de la condamnation des Appelants, était tout disposé à écouter avec ferveur l'exposé que lui fit Montfort de sa doctrine spirituelle et de sa méthode apostolique. Il lui donna son approbation entière, le chargea d'enseigner les vérités chrétiennes aux adultes et aux enfants et lui conféra le titre de missionnaire apostolique pour le recommander aux évêques de France. Il attacha enfin une indulgence plénière à son crucifix d'ivoire, pour tous ceux qui le baiseraient à l'heure de leur mort, « d'où vient que le Bienheureux fit graver dessus, en grosses lettres, ces paroles : *Indulgentia plenaria a summo Pontifice Clemente Undecimo concessa* — et il se servait ordinairement de ce crucifix pour exhorter le peuple à la contrition en leur montrant les plaies du Seigneur ».

Les quatre cents lieues du retour accomplies dans les mêmes conditions déplorables, au fort de la canicule, le bon frère Mathurin, qui est venu attendre son maître dans la maison amie de Ligugé tenue alors par les jésuites, a peine à le reconnaître dans ce vagabond brûlé par le soleil, amaigri par les fatigues, et qui tient ses souliers à la main, ses pieds étant tout écorchés.

Fort de la confirmation papale, le pasteur retourne à Poitiers, comme il l'a promis à ses ouailles. Mais dans une Église en pleine anarchie la protection du chef, loin d'entraîner celle des évêques, ne fait qu'aiguïser leur inadversion. Avant d'avoir franchi les portes de la ville, il est déjà sommé d'en sortir. Il fait retraite à six lieues de distance dans un presbytère. C'est là qu'il projette un nouveau voyage, en vue d'une plus haute audience et d'un irrécusable recours.

(1) 8 septembre 1713.

**

Le robuste lutteur a fait maintenant l'épreuve de sa force et il a mesuré celle de l'adversaire. Il est prêt à tout donner, mais la tâche le dépasse, parce qu'elle est surhumaine. Derrière la meute de ses vils ennemis, les orgueilleux, les sots ou les lâches, il a vu l'Ombre effrayante qui les domine et qui les dirige à leur insu. Il sait qu'il n'en est qu'aux préliminaires du combat et que, s'il avance, il va soulever par son audace toutes les colères de l'Enfer. Il se ramasse, il s'interroge, il s'interrompt comme dans une veillée d'armes. Il tourne les yeux vers les intercesseurs célestes, les deux sentinelles vigilantes qui protègent le troupeau des âmes. Dans leurs sanctuaires miraculeux, il va demander sa bénédiction et son assistance à la Dame dont il est le féal sujet, puis recevoir de son parrain angélique l'armure invulnérable après l'accolade et l'adoubement.

D'abord, à une demi-lieue de Saumur, au pied de la butte des Moulins, sur les bords de la Loire, il entre à Notre-Dame des Ardilliers, et s'adresse à la Vierge de Bon-Secours qui infuse le courage aux soldats du Christ. « Elle s'avance comme l'aube du jour, belle comme la lune, pure comme le soleil, redoutable comme une armée rangée en bataille (1). » Elle est celle dont il est dit : « Je placerai des inimitiés entre la femme et le serpent, entre ta race et sa race; elle brisera sa tête et il cherchera à la mordre au talon (2). » « Fleur des champs, beau lys des vallées, trône de Salomon en qui la blancheur de l'ivoire figure le mystère de la chasteté, et l'or fauve celui de la miséricorde. Du pôle suprême où vous siégez, recommandez-nous à votre Fils, pour que les terreurs et les ruses de nos ennemis ne parviennent pas à nous renverser. Dans la lutte où nous nous engageons, que votre protection nous abrite, que l'audace et la fourberie cèdent à votre force souveraine et que la malice soit déjouée par votre prévoyance (3). »

La seconde étape du pèlerinage le mène à l'îlot rocheux au milieu des sables que recouvre deux fois par jour le flux de la mer, là où, sous la triple injonction de l'Archange, l'évêque saint Aubert bâtit la crypte souterraine de Saint-Michel du Péril. L'Archange revêtu de la cuirasse flamboyante, armé du glaive et de l'étendard de la croix qui apparut d'abord au mont Gargan dans les Pouilles, qui donna

(1) *Cantique des Cantiques*, VI, 9.

(2) *Genèse*, III, 15.

(3) *Séquence d'Hugues de Saint-Victor*.

la victoire à Constantin contre les tyrans impies, a été fait par Charlemagne, patron et prince des Gaules. Il est la voix céleste que Jeanne d'Arc entendit, vers midi, un jour d'été, dans le jardin paternel, le premier des séraphins, celui qui, à la tête de ses cohortes a précipité l'imposteur. Grignion l'adjure (1), dans ce crépuscule annonciateur de la fin des temps, de lui prêter un ferme appui, de se lever, selon la parole de Daniel, pour sauver les justes qui brilleront au ciel comme les étoiles.

**

Assuré du succès final, affermi par sa conversation avec ses génies tutélaires, le Bienheureux hésite maintenant sur le champ de sa mission. Les lieux familiers l'attirent, le pays de sa naissance et de son collège. C'est vers Rennes qu'il se dirige, puis vers Montfort et Dinan. On dirait qu'il reprend à son point de départ le cycle de son existence. Il est le même homme, mais étrangement grandi et transfiguré. Il est si complètement dépouillé qu'il a oublié jusqu'à son nom. Il marche la visière baissée et se présente presque toujours en inconnu. Non pas, comme on l'a cru, pour ménager quelque effet de surprise et de comédie, mais parce qu'il s'efface et n'opère que par délégation. Il n'est plus que le Pauvre éternel, plein de besoins et de bénédictions, exténué et exalté comme saint Christophe par le poids du Christ dont il est chargé. A plusieurs reprises et presque sous la même forme, il répète la même leçon de charité.

En passant à Fontevrault, un peu avant d'arriver au Mont-Saint-Michel, il frappe à la porte de l'abbaye et demande l'aumône pour l'amour de Dieu. La sœur tourière intriguée veut savoir son nom : il se tait. La supérieure, qui n'est plus M^{me} de Rochechouart (2), survient et insiste : il garde encore le silence. On repousse ce mendiant suspect. Un mot jeté au départ : « Si l'on me connaissait, on ne me refuserait pas la charité » fait son chemin et avive la curiosité des religieuses. Paroles à double sens, que les moniales prennent seulement à la lettre. L'une d'elles, au portrait qu'on fait du chemineau, s'écrie : « Mais c'est mon frère, l'abbé Grignion de Montfort (3) ! » On se lance aussitôt à sa poursuite, on l'arrête et l'on tente de le ramener. Il répond : « Madame

(1) Sans doute le jour même de sa fête, 29 septembre 1701.

(2) Elle était morte en 1704.

(3) On se souvient que l'une des sœurs de G. de Montfort a été reçue professe en 1701.

l'Abbesse n'a pas voulu me faire la charité pour l'amour de Dieu, elle me l'offre pour l'amour de moi ; je la remercie. » Et il continue son chemin.

A Rennes, même incognito à l'hôpital où le bon M. Belier, toujours en fonction, l'accueille et l'emploie. Un vieux pensionnaire pourtant le reconnaît malgré treize ans d'absence et de fatigues. On court avertir sa famille qui habite encore dans la ville et qu'il n'a pas visitée. On le presse de venir à la maison. Il accepte un seul repas, et n'y vient pas à titre de fils, mais de pauvre. Soigneusement il met à part les meilleurs morceaux et les envoie aux indigents de la paroisse.

En route pour Dinan, il s'arrête près de Montfort, pour passer la nuit à la Bachelleraie, chez sa vieille nourrice, la mère Andrée. On répond au frère Mathurin qu'on ne reçoit pas des inconnus. Ils s'adressent alors au plus pauvre habitant du hameau qui partage généreusement avec eux tout son avoir : son pain, son eau et sa paillasse. Pendant qu'ils mangent, le paysan, qui observe son hôte, le reconnaît à l'un de ses gestes, comme les disciples à Emmaüs. Le lendemain, tout le village en émoi vient faire amende honorable, et à sa tête la mère Andrée noyée de larmes : « Andrée, Andrée, lui dit Grignon, si je vous avais demandé le couvert en mon nom, vous me l'auriez accordé. Je vous l'ai demandé au nom de Jésus-Christ, votre Dieu et le mien, et vous me l'avez refusé. C'est une grande faute que vous avez commise, non pas contre moi, mais contre Jésus-Christ. »

Enfin, chez les Lazaristes de Dinan, l'anonymat prend toute sa signification majestueuse. Le Bienheureux, selon son habitude, a ramassé un misérable dans le ruisseau. Il le rapporte sur son dos à la nuit. Le couvre-feu a sonné. La porte est close. Comme saint Paul il se sent revêtu de son Dieu, investi de son autorité et de sa gloire. Il crie d'une voix puissante : « Ouvrez, bonnes gens, ouvrez à Jésus-Christ ! »

VI

LES MISSIONS : LE PAYS

Depuis l'aube de sa vocation sacerdotale, la grande pensée de Grignon de Montfort a été l'évangélisation des campagnes. Il a prêché bon nombre de retraites dans les communautés religieuses et abordé avec succès le peuple des villes. Mais il n'a fait encore que quelques essais de missions dans les villages, autour de Nantes et en Poitou. A partir de février 1707, les neuf dernières années de sa vie seront absorbées par cette œuvre capitale, sur laquelle il convient d'abord de présenter quelques vues d'ensemble.

Le théâtre d'opérations du missionnaire s'étend sur six diocèses : ceux de Saint-Brieuc, Saint-Malo, Nantes, La Rochelle, Luçon et Saintes ; il comprend une centaine de paroisses qu'on peut grouper en régions naturelles :

La Haute-Bretagne, de Saint-Brieuc à Rennes, avec pour point d'attache l'ermitage de Saint-Lazare, à Montfort.

Le pays nantais, du sillon de Bretagne à la Vilaine et à la mer, au nord de la Loire ; le Retz et les Mauges au sud du fleuve, avec pour point d'attache la Maison de la Providence, à Nantes, sur les Hauts-Pavés.

La plaine du Bas-Poitou, le Bocage, les Marais de Challans, le Marais Vendéen, l'Aunis, la Saintonge et les Iles, en partant de l'ermitage de Saint-Eloi, près de la Rochelle, et de la grotte de Vouvant.

Sauf dans la plaine, avenante et fertile, pourvoyeuse de vigne et de blé, où l'habitant est aisé et la ferme de bonne mine, la plus grande partie de ces contrées de l'ouest est alors un vaste terroir demi-désert, couvert de landes, de forêts et de marécages. La jachère et la futaie y règnent comme aux premiers temps de la Genèse, avec de place en place des champs minuscules perdus dans la bruyère et les hauts ajoncs. Pays sombre et silencieux, d'une gravité solen-